

## Essai

---

Numéro 96, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19012ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

(2004). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche*, (96), 40–57.

**Robert Lalonde**  
**IOTÉKHA**

**Boréal, Montréal, 2004,**  
**159 p. ; 19,95 \$**

À aucun moment il n'est question d'elle, mais son ombre plane sur chacune des pages de ces carnets écrits au fil des jours, tantôt dans la solitude qui prédispose à la contemplation de la nature, à l'introspection préalable à la création, tantôt dans le tumulte des occupations professionnelles de l'écrivain, de l'homme de théâtre qui doit chaque fois redessiner les contours de la réalité écrite par d'autres. Robert Lalonde partage avec Flannery O'Connor, la grande dame de la littérature américaine, trop tôt disparue, une rare qualité de présence au monde qui aiguise le regard et le plaisir, celui que l'on prend à suivre les volutes de fumée, comme la terrible angoisse de savoir qu'un jour on sera privé de ce plaisir. Tout se joue entre ces deux instants, plus ou moins longs selon la courbe de chaque vie, plus ou moins intenses selon la prédisposition de chacun à s'y abandonner. Le monde de Robert Lalonde, aussi complexe et parfois tourmenté que celui de Flannery O'Connor, aussi vaste que celui d'Annie Dillard, s'inscrit dans chaque battement de vie, et tente d'opposer à la fugacité de toute chose le rempart de visages connus, familiers, ceux du père et de la mère, comme ceux d'amis très chers avec qui le partage de souvenirs remontant souvent à l'enfance permet un instant de croire à sa propre éternité.

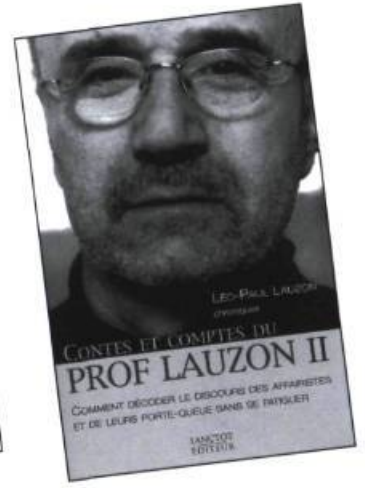
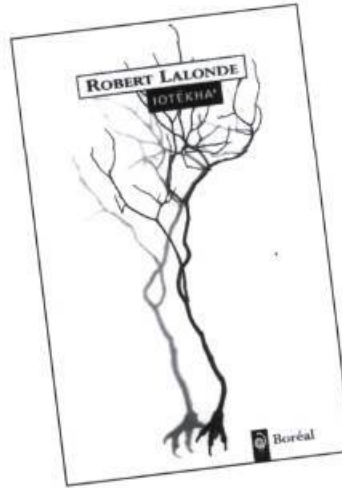
L'écriture épouse au plus près le mouvement de la vie, son rythme, sa respiration, son halètement. Qu'il parle de petits faits quotidiens dont toute trame humaine est composée, qu'il relate des anecdotes liées à son propre parcours, des livres qui l'ont accompagné, du théâtre et de l'écriture, Robert Lalonde le fait toujours avec intensité, avec le même souci de traduire la pluralité de l'expérience humaine, de saisir la prodigieuse complexité de toute vie.

*Iotékha*, c'est-à-dire « il brûle », en langue mohawk, appartient à ces livres qui sondent nos habitudes d'être, qui explorent les processus de création sous des formes diverses, ces livres où il « [...] sera question de choses entraperçues, de la fausse fin du monde, de Dieu, des nuages, de gens stupéfiants et pourtant ordinaires, du réel ahurissant que nul n'élude, de la fumée du tabac et de certains feux, qu'on aperçoit de loin, et qui nous appellent ».

Jean-Paul Beaumier

**Léo-Paul Lauzon**  
**CONTES ET COMPTES**  
**DU PROF LAUZON II**  
**Lanctôt, Outremont, 2004,**  
**427 p. ; 19,95 \$**

Saviez-vous qu'environ 7 500 milliards de dollars canadiens reposent dans des paradis fiscaux, que la moitié des 35 « petites enclaves de moins de 100 000 habitants » qui servent de paradis fiscaux sont des colonies britanniques et qu'il existe des preuves que ces sommes servent au financement de certains



dictateurs ainsi que de divers groupes terroristes ? Si vous savez déjà tout cela et si les magouilles entre les divers paliers de gouvernement, les banques et les multinationales n'ont plus de secret pour vous, ou encore si vous trouvez ces relations parfaitement normales, la lecture de *Contes et comptes du prof Lauzon II*, publié chez Lanctôt, ne sera peut-être pas des plus captivantes. Autrement...

Léo-Paul Lauzon, directeur de la chaire d'études économiques de l'UQAM, est, à sa manière, un heureux mélange de Noam Chomsky et de Michael Moore : un universitaire discourant sur un sujet qu'il maîtrise, mais dans un langage « populaire » – voire populiste – et avec un objectif de vulgarisation pédagogique des plus clairs. Son style débridé, son humour (souvent étrange), son obsession pour deux ou trois thèmes principaux, auxquels s'ajoute sa crédibilité d'universitaire (n'est-il pas le « Prof Lauzon »?), etc., font de lui un penseur original et unique au Québec.

Cela dit, bien que la litanie des relations incestueuses entre le mouvement Desjardins, le groupe CGI et le PQ ou la « démonisation » de Paul Martin ou de l'empire Vidéotron puisse parfois laisser celui qui partage les opinions de Léo-Paul Lauzon,

il n'y a aucun doute que cette deuxième collection d'articles publiés dans divers journaux et revues est des plus informatives et constitue une des principales sources d'informations alternatives diffusées au Québec.

Sylvain Marois

**Amos Oz**  
**AIDEZ-NOUS**  
**À DIVORCER !**  
**ISRAËL PALESTINE :**  
**DEUX ÉTATS MAINTENANT**  
**Trad. de l'anglais non signée**  
**Gallimard, Paris, 2004,**  
**38 p. ; 9,95 \$**

Tiré d'une conférence prononcée en Allemagne, ce bouquin de quelques pages livre néanmoins un puissant témoignage en faveur d'une séparation à l'amiable entre Palestiniens et Israéliens sur un territoire rempli de symboles religieux et historiques. Une division permettant à chacun d'avoir son État à lui, et où les relations entre les deux entités resteraient suspendues, le temps que les émotions meurtrières des dernières années s'amenuisent au profit éventuel d'une relation véritable.

Amos Oz, ce grand intellectuel israélien, chaud revendicateur de la paix dans la région, récuse avec force le fanatisme qui envahit les deux camps et qu'il associe à



la mort. Les deux peuples ayant pleine légitimité sur le territoire, souligne-t-il, le réalisme, et la raison, appellent à un « douloureux compromis », d'autant plus nécessaire qu'à travers l'État, « chacun voit en l'autre l'image de son ancien oppresseur », l'un et l'autre victimes de traumatismes bien inscrits dans la mémoire : le Palestinien considérant l'État hébreu comme le prolongement du colonialisme européen, Israël associant les attaques des Palestiniens aux pogroms ayant marqué l'histoire du peuple juif. Reprenant une citation poétique, l'auteur fait sien la maxime qu'« une bonne barrière fait de bons voisins » et y voit à l'avenir le plus adéquat pour ce Proche-Orient à feu et à sang depuis maintenant un demi-siècle.

Yvan Cliche

**Dominique Payette**  
**LA DÉRIVE SANGLANTE**  
**DU RWANDA**  
Écosociété, Montréal,  
2004, 175 p. ; 22 \$

Aborder le drame vécu au Rwanda en 1994 n'est pas une mince tâche. Les manifestations de la violence qui s'exerce un peu partout ont atteint là un sommet, que le « plus jamais » qu'avaient suscité les horreurs du na-

zisme aurait dû prévenir.

Ce qui s'est passé au Rwanda a semblé incompréhensible à la plupart d'entre nous... qui avons sans nous en rendre compte véhiculé les explications (?) les plus grossières de ce terrible carnage. Horrifiée elle-même de ce qu'elle a vu, un an après le drame pourtant, Dominique Payette s'est employée à démêler les fils enchevêtrés de l'événement.

Que le génocide des « Tutsis » ait été préparé de longue date, enclenché au moment choisi, à la suite, et accompagné, d'une action de propagande menée grand train, le monde en est maintenant informé. Ce qu'on sait moins, et l'essai de Dominique Payette nous éclaire là-dessus, c'est le point de départ de cette ruée intestine dans une population de réputation pacifique dont les divergences n'étaient pas évidentes.

Nous saurons d'abord que la division des Rwandais entre ethnies « hutu » et ethnies « tutsi » a été créée de toutes pièces par les colonisateurs belges qui ont réparti officiellement la population sous ces deux étiquettes, qui ne correspondent à aucune réalité, sauf celle qu'a cru reconnaître quelque anthropologue, à partir peut-être d'anciens déplacements de populations depuis longtemps

intégrées. Cette différence officialisée, nous verrons comment elle fut exploitée, et la peur qu'elle engendra.

En 1994, la machine se mettait en branle soutenue par des campagnes radio-phoniques incendiaires. On arme les « Hutus », on leur fournit des listes de noms, on les convainc que les « Tutsis » les menacent... et l'Église, très présente dans le pays, n'essaie pas d'enrayer le mouvement, au contraire semble-t-il... et les organismes internationaux prévenus très tôt n'interviennent pas... et les militaires belges, français, onusiens quittent le pays.

Le tableau est ici brossé à grands traits, mais Dominique Payette a fait le tour de la question. Son livre est bouleversant... et nécessaire. Les « plus jamais » le seront-ils un jour ?

Blanche Beaulieu

**François Jullien**  
**L'OMBRE AU TABLEAU**  
**DU MAL OU DU NÉGATIF**  
Seuil, Paris, 2004,  
179 p. ; 36,95 \$

François Jullien, c'est l'ouverture sur le monde, lointain pour nous, de la pensée chinoise qui ne peut se comprendre autrement qu'à travers des œuvres dont les témoins séculaires sont le *Tao te king* de Laozi (selon l'orthographe de l'auteur) et *Le classique du changement* (Yi king).

Contrairement à la tradition occidentale qui s'inscrit toujours dans le cadre d'une théodicée dont la référence est la perfection d'un dieu, les Chinois ont pensé le monde comme un mécanisme de régulation auquel l'homme doit s'adapter et où les choses et les êtres ne sont jamais totalement ceci ou cela. Il n'y a point pour eux de fin suprême, comme il n'y

a pas eu de création originelle. La position du sage, c'est la fadeur, entre les extrêmes du blanc et du noir. Les multiples possibilités se hiérarchisent et se répartissent comme les traits des hexagrammes du Yi king, reflets d'une réalité mouvante et insaisissable où le mal (ou le négatif) sert à faire ressortir l'harmonie de l'ensemble, comme dans un tableau. C'est une leçon de sagesse que nous sert François Jullien dans ce traité dont la lecture peut paraître parfois un peu ardue, mais qui nous ouvre une fenêtre sur une Chine qui ignore nos catégories et nos coupures radicales, pour privilégier la fluidité et la transformation progressive, avec le souci de faire jouer la corrélation des contraires, sans forcer, ni risquer de susciter des contre-effets. Cela peut s'entendre tant sur le plan du gouvernement que sur celui de la vie quotidienne.

Jean-Claude Dussault

**Françoise Dolto**  
**LETTRES DE JEUNESSE**  
**CORRESPONDANCE**  
1913-1938  
Gallimard, Paris, 2003,  
573 p. ; 45,95 \$

Françoise Marette, dite Vava, avant de devenir l'une des grandes dames de la psychanalyse française après être passée sur le divan de René Laforgue, le « petit père », fut dès cinq ans une épistolaire remarquable. Que lit-on d'abord dans ces magnifiques 430 lettres adressées à sa mère, à son père, à René Spitz et à Alain Cuny, entre autres ? La colère contre l'impératif familial – ne pas être ceci, être cela... – (ce que laisse résonner son surnom), la lutte, le manque de grâce, mais aussi, l'humour, la vivacité, l'énergie, la perspicacité, l'attention à l'autre

et surtout, une oreille ouverte à tous les souffles de l'être, qu'il soit en pleine éclosion ou plongé dans une morbide jouissance.

Toute mièvrerie mise de côté, c'est l'émotion qui nous gagne en lisant *Lettres de jeunesse*. La névrose de sa mère et la mort douloureuse de sa sœur Jacqueline auraient pu, dans le contexte cathobourgeois du début du XX<sup>e</sup> siècle, assommer la jeune fille qui cherche sa voie, s'essaie à l'existence jusqu'à devenir celle qui, après Freud (et Melanie Klein ?), modifia radicalement le regard que nous portons sur les enfants en avançant qu'il faut leur parler et qu'il y a une manière de le faire, une manière qui nous oblige, éthiquement, à nous transformer intérieurement, comme éducateurs et comme parents.

Je ne crois pas, comme on le colporte, que Françoise Dolto fut la grande clinicienne et Jacques Lacan le grand théoricien. Je ne pense pas qu'ils formèrent un couple mythique. Je soutiens que l'un et l'autre se forgèrent à ne pas céder sur leur désir respectif, mais que chacun fut un être humain qui, dans la vie de tous les jours, demeure, comme Dolto l'écrit au début de *La difficulté de vivre*, « tout aussi ignorant de son propre inconscient que les autres êtres humains ». Et cela, insiste-t-elle, doit se savoir, l'analyste en étant conscient, mais pas toujours le public. Reste que le chemin fut parfois ardu qui conduisit Vava à être élue. À 30 ans, membre de la Société psychanalytique de Paris puis fondatrice de la Maison Verte. Grâce à l'analyse, Françoise

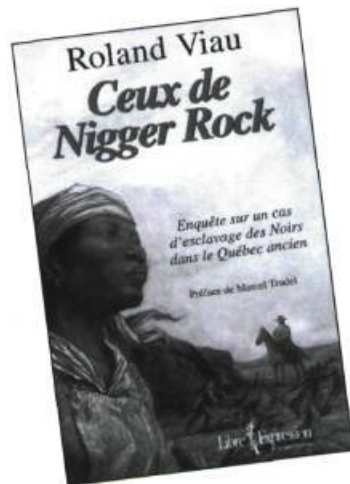
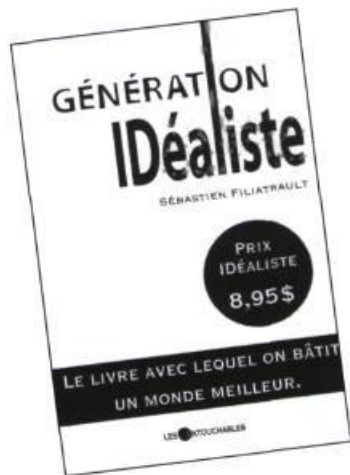
Dolto ne rompit pas avec la névrose familiale, elle élaborait sa vie.

Michel Peterson

**Lise Gauvin**  
**LA FABRIQUE**  
**DE LA LANGUE**  
**DE FRANÇOIS RABELAIS**  
**À RÉJEAN DUCHARME**  
Seuil, Paris, 2004,  
342 p. ; 19,95 \$

La parution d'un *autre* essai sur la langue, particulièrement au Québec, pourrait bien ne causer que haussement d'épaules, roulement des yeux et soupirs d'indifférence. Certains, à la lecture du sous-titre, *De François Rabelais à Réjean Ducharme*, croiraient peut-être y trouver une *autre* tentative de tisser des liens avec la grande littérature dans un ultime effort pour légitimer *notre* littérature... Ils auraient misérablement tort et se priveraient d'une lecture tout aussi passionnante qu'instructive ! En effet, *La fabrique de la langue*, tout fraîchement publié par Lise Gauvin, est une expérience littéraire où l'érudition de l'auteure rivalise avec une étonnante accessibilité.

Lise Gauvin, professeure de littérature à l'Université de Montréal et spécialiste des rapports entre langue et littérature, ne nous propose point qu'un banal résumé historico-littéraire des quatre cents dernières années, mais aussi, et surtout – ô jouissance indicible –, un voyage inusité dans les plus beaux textes de la littérature francophone. Toute son argumentation repose sur des exemples puisés dans des textes littéraires



passé, dans la formation et l'évolution de la langue française, d'une langue vivante que Gaston Miron, Henri Lopès, Jean-Pierre Verheggen, Abdelkebir Khatibi, Édouard Glissant, Léopold Senghor ou Réjean Ducharme et autres « francophones » feront littéralement éclater.

*La fabrique de la langue* raconte la naissance et les multiples mutations de la langue française, de ses origines franco-françaises à aujourd'hui, en passant par la naissance du concept de *francophonie*. On y trouvera, non seulement, l'essentiel des littératures de la francophonie, mais aussi de formidables sujets de discussion pour ceux qui craignent toute incursion de mots étrangers dans la langue française, au Québec par exemple...

Sylvain Marois

**Sébastien Filiatrault**  
**GÉNÉRATION**  
**IDÉALISTE**  
Les Intouchables,  
Montréal, 2004,  
154 p. ; 8,95 \$

Le premier ouvrage de Sébastien Filiatrault, jeune essayiste de la mi-vingtaine, étudiant en sciences politiques à l'Université du Québec à Montréal, remplit-il la séduisante promesse faite par son éditeur en première de couverture (« Le livre avec lequel on bâtit un monde meilleur ») ? Malheureusement, non.

Sébastien Filiatrault déplore le manque de vision et d'engagement de ses semblables. Traçant le portrait – peu encourageant – de la société québécoise où « la politique est un cirque », il invite ses pairs à interroger les valeurs qui leur ont été transmises par les générations précédentes (baby-boomers et X)

et c'est sans doute ce qui distingue cet essai : c'est bien de littérature qu'il s'agit (et non d'obscures références théoriques qui permettent parfois d'en faire l'analyse). C'est la littérature, la beauté des textes, la diversité des rôles joués par Rabelais, Racine, Hugo, Balzac, Proust, Céline, et j'en

et à en choisir de nouvelles, adaptées à leur réalité. « Le party est terminé », dit-il, et l'heure est au bilan : la consommation, l'individualisme et la compétition, qui guident le monde occidental, ont dirigé ce dernier vers un dangereux cul-de-sac, et il faut maintenant faire demi-tour, trouver « le chemin du changement », pour mettre fin à un « système menaçant le bien-être de l'humanité ».

Si les constats de l'auteur sont généralement justes, quoique pas tellement neufs (il faut s'occuper de l'équilibre de l'écosystème, la convergence des médias est inquiétante, etc.), ils ne savent pas mobiliser le lecteur. Simplistes, ses propos ne sont pas exempts d'une certaine naïveté. Pour « bâtir un monde meilleur », il faut certes des idées, mais aussi des solutions concrètes, un programme d'action. Or, sur ce plan, le livre de Sébastien Filiatrault faillit à la tâche. Bien qu'il désire « sortir de la simple dénonciation », l'auteur demeure prudent, n'ose pas s'avancer, se mouiller. Néanmoins, si *Génération IDéaliste* n'incite pas à l'action et à l'engagement, l'ouvrage constitue une bonne initiation au courant de pensée altermondialiste.

Véronique Pepin

**Roland Viau**  
**CEUX DE NIGGER ROCK**  
 Libre Expression,  
 Montréal, 2003,  
 180 p. ; 24,95 \$

Fuyant la guerre d'Indépendance américaine, des familles loyalistes auraient amené avec elles leurs esclaves noirs. Parmi ces familles, les Luke se seraient installés au Québec, dans Brome-Missisquoi, où existeraient encore les preuves d'un cimetière d'esclaves. Dans

le site de Nigger Rock à Saint-Armand-Ouest seraient ensevelis les esclaves qui travaillaient à la fabrication de la potasse.

Roland Viau retrace l'histoire des Luke en présentant de nombreuses preuves circonstanciées de l'existence du cimetière d'esclaves. Solidement appuyées par la tradition orale, les preuves réussissent à convaincre le lecteur. Mais elles ne sont pas irréfutables puisqu'il faudrait entreprendre des fouilles minutieuses sur un terrain privé. C'est là que le livre de Roland Viau nous intrigue.

Car une certaine amnésie volontaire semble s'être faite sur la question. Durant plus d'un siècle, il n'y avait que la tradition orale basée sur les ouï-dire pour attester la véracité de l'esclavage à Nigger Rock. L'auteur a voulu corriger cette lacune par une longue recherche d'archives. En retraçant un testament, puis un inventaire des biens de la famille Luke, les pièces du puzzle s'agentent enfin. Les documents exposés dans le livre laissent effectivement croire à l'existence d'un « cheptel humain ».

Roland Viau explique très bien ce qu'était la vie de ces esclaves. Les photos des vestiges d'un four à potasse donnent d'ailleurs beaucoup de crédibilité à ses descriptions. L'auteur, qui nous conduit dans le monde du coton et de la potasse, réussit à faire surgir en nous l'image des esclaves emmenés de force dans la région de Brome-Missisquoi.

Un livre intéressant qui nous force à réfléchir. Après la lecture de *Ceux de Nigger Rock*, on ne peut s'empêcher de se demander si d'autres cas d'esclavage au Québec auraient eux aussi profité de cette étrange amnésie volontaire.

Yves Potvin

# L'histoire au Septentrion





400 pages, illustré, index, 75 \$

**Sous la direction de  
Raymonde Litalien  
et Denis Vaugeois**

## Champlain

### La naissance de l'Amérique française

Dans un volume grand format, en couleurs, sous une reliure de luxe, une trentaine de collaborateurs parmi les plus grands spécialistes au monde présentent, analysent et décortiquent tous les aspects de la vie de Champlain, de son époque, de ses voyages, de ses contemporains, accompagnant leur propos d'une riche iconographie.



186 pages, illustré, 24,95 \$

**Philip P. Boucher**

## Les Nouvelles-Frances

Dans cet essai fort original, Philip P. Boucher place l'histoire du Canada dans un contexte qu'on a eu tendance à ignorer ou à oublier. « Un simple tour d'horizon des publications françaises sur l'Amérique après 1763, écrit-il, montre clairement que les pertes coloniales de la France ne réduisent en rien son intérêt pour le Nouveau Monde. [...] Les Antilles françaises étaient devenues les colonies les plus riches du monde. »



256 pages, illustré, 24,95 \$

**Louis Cornellier**

## Figures québécoises

### Portraits critiques

Modestie à l'égard du passé, mais surtout complicité avec les gens d'autrefois, voilà l'attitude adoptée par Louis Cornellier qui fait la part belle à la sensibilité, à la compassion même, sans pour autant sombrer dans la complaisance. Qu'elles soient néo-françaises, politiques, populaires, cléricales, militantes, littéraires ou intellectuelles, ces figures sont à des degrés divers dignes de notre gratitude. Elles vous attendent déjà, impatiemment.



176 pages, 19,95 \$

**Jean Proulx**

## Dans l'éclaircie de l'Être

### Essai sur la quête spirituelle

Dans un langage clair et accessible, par ailleurs empreint de sensibilité et de poésie, l'auteur nous amène par les chemins d'une vaste quête humaine, ouverte sur les dimensions cosmique et divine du mystère de l'Être: Il s'agit, en vérité, de cette quête spirituelle qui donne à la vie son sens ultime.

# SEPTENTRION



www.septentrion.qc.ca

Danièle Sallenave  
DIEU.COM

Gallimard, Paris, 2004,  
323 p. ; 31,50 \$

Comment vivre ensemble, tous différents ? Faut-il accorder des droits particuliers aux groupes ethniques, religieux et autres ? Les sociétés occidentales appliquent-elles les principes qu'elles défendent ? Quelles valeurs véhiculent-elles ? Quel est le sens de l'existence ? Autant de questions, auxquelles se rattachent de nombreux thèmes d'actualité, sont traitées par l'essayiste française au fait de tout ce qui s'est dit et écrit, notamment dans Internet, sur ce qui a conduit le monde au bord du chaos. Danièle Sallenave cite abondamment et inscrit ses références dans le corps du texte, ce qui rend la lecture un peu laborieuse. Mais l'effort en vaut la peine.

Elle fait entendre la voix de la raison pour déloger les embûches sur le chemin de la vérité et de la justice, finalités de l'existence humaine. On pense à Voltaire : lutte à l'obscurantisme, sens de l'histoire et profondeur de vue, qu'assaisonnent par moments ironie et ton polémique illustrés par la formule-choc du titre, *dieu.com*, pour évoquer l'alliance des croyances ancestrales et de la technoscience galopante, l'alliance du voile et du téléphone portable !

Danièle Sallenave adhère à la définition que donne Dominique Schnapper de la nation au sens moderne : « [...] une forme politique qui transcende les différences ». Conséquemment, elle pourfend ce qu'elle appelle le « communautarisme » qui

mène à la discrimination et entretient un potentiel de fanatisme et de violence. « [...] reconnaître à chaque groupe sa spécificité, lui accorder des droits différentiels, et compter sur l'équilibre des communautés et la tolérance des différentes fois religieuses » serait, selon elle, « la pire des solutions ». Par ailleurs, quoiqu'elle incite les athées à rompre le silence pour faire contrepoids à la résurgence du religieux dans la sphère publique, elle ne nie pas le droit d'appartenance à une religion, tant qu'elle demeure dans la sphère privée : la nation moderne ne peut être que laïque. En revanche, si l'auteure montre les dangers de la société théocratique, elle blâme l'Occident d'avoir « laissé le marché régler l'ordre du monde », d'avoir érigé en maîtres « l'ennui, la marchandise, la pornographie » et d'avoir perdu le « souci de l'âme » qui « permet de faire du monde humain un monde de vérité et de justice ».

Un phare dans la mer agitée du monde contemporain, tel apparaît *dieu.com*.

Pierrette Boivin

Pierre Nepveu  
LECTURES DES LIEUX  
Boréal, Montréal,  
2004, 248 p. ; 25,95 \$

Pierre Nepveu a écrit un beau livre qui constitue une réflexion profonde sur la lecture et sur les lieux qu'elle fait surgir, qu'elle avive et qui sont l'ancrage d'une conscience particulière de présence au monde. Après nous avoir offert une présentation métaphorique de Mirabel et de ses



pauvres qui avait choisi de vivre « dans le voisinage de marais et de marécages non encore asséchés » de l'ancien faubourg Jacques-Cartier, un monde transitoire et dysfonctionnel qui n'était pas sans rapport avec l'état d'esprit de Ferron lui-même vers la fin de sa vie. Ce « lieu » ferronien illustre en quelque sorte le thème de ce recueil sur les lieux et paysages de la poésie québécoise où Pierre Nepveu situe fort justement l'œuvre de Ferron parmi celle des autres poètes. Il faut aussi souligner un hors-texte fort intéressant sur « Cioran [qui n'est pas Québécois] ou la maladie de l'éternité ».

*Lecture des lieux* projette un nouvel éclairage sur tout un pan de l'imaginaire littéraire québécois.

Jean-Claude Dussault

Monique Thouin  
EMPREINTES DE SÉJOUR  
CHILI/ARGENTINE  
Trois-Pistoles,  
Trois Pistoles, 2004,  
110 p. ; 19,95 \$

Parmi les récits des voyageuses et des voyageurs québécois, rares sont ceux qui portent sur le Chili ou l'Argentine, deux pays d'Amérique du Sud marqués aux fers rouges des dictatures. En cela, le récit de voyage de Monique Thouin ne manque pas d'originalité. De Santiago jusqu'au désert d'Atacama, l'un des plus arides du monde, en passant par la mythique Valparaiso où elle visite la maison du célèbre poète Pablo Neruda ; de la capitale mondiale du tango jusqu'à la jungle du parc national d'Iguazu, la voyageuse relate ses mésaventures, ses excursions, ses rencontres, ses découvertes, avec tout ce que cela entraîne d'émerveillements et de désillusions. Au cours de son séjour de

surprenantes transformations dans *Lignes aériennes*, il se penche ici sur les « géographies montréalaises » en s'attardant, surtout, sur Jacques Ferron et ce que l'écrivain appelait son petit Farouest, dans un long texte qui éclaire de façon particulière l'œuvre, la vie même et les errances littéraires de cet énigmatique médecin des

novembre et décembre 1999, elle est particulièrement frappée par le contraste entre la pauvreté et la richesse, par la fragilité de la démocratie au sein de ces deux pays. Dans ce contexte, malgré sa beauté, le Chili suscite la déception, « le plus bel écrin pouvant décevoir si en son centre on voit perdurer injustices et inégalités ». « Pour la première fois de ma vie, écrit l'auteure à la fin de son périple chilien, je ne me suis pas sentie chez moi sur un morceau de planète. J'en pars le cœur inconquis, ébranlée dans mon humanité la plus intime. » L'Argentine, ce Sud qui « sue du sang », n'a guère droit à plus de clémence. « N'y a-t-il donc que les oiseaux qui n'aient pas de chaînes aux pattes dans ce pays? », demande-t-elle. L'excursion aux chutes d'Iguazu a raison de sa détermination alors qu'elle se fait vider son porte-feuille pendant son sommeil. La fin du voyage prend alors la forme d'un véritable combat pour assurer des besoins primaires comme manger, boire, dormir, se sentir en sécurité. Au demeurant, n'est-ce pas là l'un des intérêts des récits de voyage, soit de nous priver, par personne interposée, de notre confort et de nos valeurs afin de nous les faire mieux apprécier (ou de les remettre en question) ; de nous faire vivre un rituel initiatique, une descente aux enfers symbolique pour renaître autre ?

L'ouvrage est orné de photographies et de reproductions d'œuvres d'artistes chiliens et argentins. On y trouve également quelques encadrés qui fournissent des

informations politiques et économiques sur les deux pays visités.

Pierre Rajotte

**Jean Royer**  
**VOYAGE EN MIRONIE**  
 UNE VIE LITTÉRAIRE  
 AVEC GASTON MIRON  
 Fides, Montréal, 2004,  
 285 p. ; 24,95 \$

Dans son poème « Séquences », Gaston Miron a inventé le magnifique néologisme « amironner », un mot-valise aussi évocateur que pertinent qui contient tout à la fois les termes « ami », « Miron » et « avironner ». Jean Royer, dont Miron fut le « mentor » et l'« ami intime », nous propose à son tour un *Voyage en Mironie*, un récit-journal au titre non moins magnifique, pour tracer le « portrait partiel et partial » de 12 des 30 années de leur compagnonnage littéraire. « Livre de la fidélité », comme le précise l'Avant-propos, et « livre de la fraternité », comme l'affiche l'éditeur (4<sup>e</sup> de couverture), le projet est accrocheur et l'invitation à pénétrer dans ladite Mironie ne peut laisser indifférent.

De fait, à travers le compte rendu et les enregistrements faits par Jean Royer de la « vie littéraire » des deux écrivains sur les routes de France et du Québec principalement, l'ouvrage amène le lecteur à une connaissance accrue de l'homme que fut Gaston Miron, poète, intellectuel, défenseur de la langue française et québécoise et militant indépendantiste. Toujours se dégage, en filigrane ou en clair, la figure généreuse, énergique et lucide de l'au-



teur de l'incontournable *Homme rapaillé*, avec son verbe haut ou ses inquiétudes plus retenues, en homme d'action décidé ou comme citoyen désabusé finissant par mourir de métastases au foie dont il dira avec une sérénité épouvantablement humoristique et ironique : « Ce sont des aigreurs post-référendaires ! » Livre attachant, certes, vu par ce bout de la lorgnette.

Un malaise s'installe cependant petit à petit au fil des pages lorsqu'on remarque la place envahissante que prend Jean Royer en Mironie. En rendant hommage à Gaston Miron, le compagnon perd peu d'occasions de se mettre lui-même en évidence, comme confident, éditeur de l'Hexagone, correcteur de *L'homme rapaillé*, écrivain apprécié par le poète... Tout, ou presque, est sans doute vrai, ou vraisemblable, mais la discrétion et la réserve ne semblent pas être les qualités dominantes de l'auteur du récit. Le « je » conquérant

culmine à la fin avec l'énumération peu modeste des 38 titres des « principaux textes de Jean Royer sur Gaston Miron et son œuvre » et l'étalage des « chronologies croisées » des deux poètes devenus égaux en mérite et en importance. Pour un peu on se prendrait à évoquer la troisième fable du premier livre d'un certain Jean de La Fontaine... Cette sorte d'indécence s'ajoute de surcroît aux « quelques accrocs à la vérité » débusqués par Christian Desmeules dans son article au *Devoir* des 27 et 28 mars derniers concernant la décision des funérailles d'État de Gaston Miron, en 1996, et le départ de Jean Royer lui-même de la direction de l'Hexagone, en 1998...

Jean-Guy Hudon

**Diane Lamonde**  
**ANATOMIE D'UN**  
**JOUAL DE PARADE**  
 LE BON FRANÇAIS  
 D'ICI PAR L'EXEMPLE  
 Varia, Montréal, 2004,  
 293 p. ; 24,95 \$

Le livre que vient de faire paraître Diane Lamonde est un brûlot lancé dans la cour de ceux qui cherchent à imposer leur conception de l'évolution de la langue au Québec. Et le brûlot est fort ironiquement amorcé : exemples à l'appui, l'auteure signale l'incompétence de quelques-uns des partisans d'un nouvel aménagement de la langue ; il est en outre lancé de façon experte et efficace, sa charge d'ironie et de sarcasme étant ravageuse à souhait.

Ceux et celles qui se passionnent pour le sujet liront donc, avec amusement ou irritation selon le cas, *Anatomie d'un joual de parade*. S'ils sont puristes ou simplement préoccupés de con-

server ici le plus bel héritage que nous ayons de la France, une langue belle et foisonnante qui nous tient en liaison avec la francophonie, ils conviendront avec la polémiste que le projet, qu'elle attribue aux « aménagistes », de créer, comme base de référence à l'intention des Québécois, un outil se limitant à la langue parlée au Québec, ne se justifie pas. Les mots du français international utilisés chez nous et les mots créés au Québec ne figurent-ils pas déjà dans les plus importants dictionnaires de langue française ? Pourquoi, se demande-t-elle, se couper d'une ressource plus étendue sous le prétexte « fallacieux » de rassurer les Québécois qui souffriraient d'un complexe d'infériorité dans le domaine ? Ainsi exposé, le choix entre un instrument de portée restreinte et l'accès à des outils plus riches semble

évident. L'argument de la nécessité du dictionnaire « national » ne tient guère la route non plus.

L'attaque de Diane Lamonde, dans sa virulence, aura sans doute des détracteurs. Parviendront-ils à démonter son argumentation ? J'en doute, mais l'intérêt soulevé par sa critique des projets des « aménagistes » qu'elle pourfend risque de s'amenuiser faute de combattants animés d'une même fougue. Ceux qu'elle aura convaincus pourraient travailler à l'instauration de nouvelles mesures dans le domaine controversé de la langue en évitant toutefois de sauter l'étape essentielle de la consultation de la communauté visée. Et le champ est vaste. Mieux encadrer l'enseignement du français à l'école et encourager la fréquentation des dictionnaires vaudrait sans doute bien des

aménagements dont il est difficile de prévoir l'impact.

Blanche Beaulieu

**Robert Allen**  
**ZEN QUESTIONS**  
**Véga, Paris, 2003,**  
**256 p. ; 29,95 \$**

Contrairement à ce qui s'est produit avec le judéo-christianisme, le bouddhisme – qu'il s'exprime sous sa forme hindoue, japonaise, chinoise, tibétaine ou autre – participe de ces religions qui obéissent au culte du Grand Homme. Loin de s'appuyer sur le drame primordial du meurtre du père fondant la culture et la Loi, ce qui a pour conséquence la nécessité logique de la transgression (c'est là tout l'attrait du péché) pour accéder à la jouissance, le zen implique un paradoxe : quand deux dames baptistes demandent à

l'auteur de *Zen questions*, Robert Allen, s'il croit en Dieu, il peut à la fois sans contradiction répondre « oui », « non », « je ne sais pas », « je m'en moque ». Hein ? Oui : « Quand vous nommez quelque chose, vous le limitez. En fait, si vous voulez le Zen, soyez rapide, et jetez-le ! » Bon, voilà qui est faire un sort peu commun à la fonction de la parole et du langage.

Quelle est la tâche à laquelle se consacre l'auteur avec ce petit ouvrage ? En finir avec la perception populaire que le zen est une chose rare venue d'Orient et par conséquent, démocratiser la chose. C'est pourquoi il faut commencer par le commencement, qui n'en est jamais que l'illusion. Des questions sont donc énoncées, mais les réponses ne peuvent être que l'indication qu'il faut trouver sa propre réponse. Le disciple



**Art, argent, arrangement**  
Le mécénat d'État

par Robert Yergeau

La face cachée de l'histoire littéraire du Québec depuis les années soixante révélée dans un essai percutant.

632 pages — 25 \$

Les Éditions David  
<http://david.info.ca>  
[www3.sympatico.ca/ed.david](http://www3.sympatico.ca/ed.david)  
(613) 830-3336



ressemble à l'analysant : il doit apprendre à ne pas céder sur son désir. Une fois ce passage effectué, il pourra faire déchoir le maître. « D'où le zen est-il venu ? », « Comment pratiquer zazen ? », « Le zen va-t-il me rendre fou ? », « Puis-je faire demi-tour ? » – voilà bien autant de manières d'affronter le vide du vase, plus essentiel que ses parois. L'ouvrage de Robert Allen a cette qualité d'être simple sans être simpliste, accessible sans être stupide, de mettre en lumière la nécessité d'affronter le « Ne Pas Savoir » sans tomber dans les clichés du quietisme. L'illumination ne vas pas sans ignorance et quiconque s'engage dans le chemin conduisant au samâdhi (l'ultime étape sur la voie de l'illumination) pour y acquérir un savoir du monde ou de soi ne trouvera qu'herbes desséchées.

Michel Peterson

**Sous la dir.  
de Diane Vincent  
et Olivier Turbide  
FRÉQUENCES LIMITES  
LA RADIO  
DE CONFRONTATION  
AU QUÉBEC**

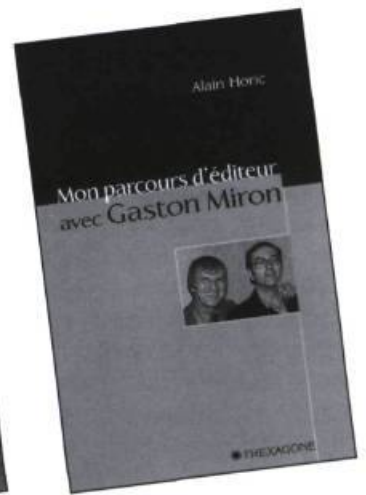
**Nota bene, Québec, 2004,  
207 p. ; 13,95 \$**

Comme l'horoscope que l'on lit sans trop y croire mais que l'on médite durant la journée, les lignes ouvertes à la radio sont écoutées par beaucoup de gens sans que ceux-ci n'y accordent une trop grande crédibilité. Les animateurs démagogues qui s'y adonnent ne s'encombrent pas de nuances et s'inventent

tour à tour des personnages de justicier, de bouffon, de mécréant. Cette radio prétend donner la parole à ceux qui ne l'ont pas, mais contribue en fait à façonner une vision du monde réductrice, chargée de préjugés, en véhiculant des raisonnements basés sur la rumeur, des généralisations abusives, des arguments spécieux, voire diffamatoires. Nous sommes ici à l'opposé d'une saine éducation à la citoyenneté.

Les dix articles de *Fréquences limites* réussissent à cerner l'univers référentiel et symbolique de certains de ces animateurs de la radio québécoise, à partir de leur conception du monde, de leurs valeurs, de leur manichéisme tranchant. On saisit les figures de style, l'efficacité des stéréotypes, les raccourcis employés pour se légitimer, les stratégies pour disqualifier tel point de vue qui contredirait leur discours. Le cadre théorique emprunte entre autres aux sociologues Erving Goffman et Raymond Boudon.

À partir d'une analyse de discours faite sur des enregistrements de ces émissions populaires, les auteurs parviennent à dégager certaines constantes dans l'ensemble des représentations confuses et souvent incohérentes, qui fabrique néanmoins une partie de l'opinion publique. Le gouvernement, les fonctionnaires, le clergé constituent évidemment des cibles constantes. L'indignation sert de moteur privilégié. La conclusion de chaque émission se résume à un constat d'impuissance face à une ignoble



machine qui mélangerait la corruption et l'incompétence, sous le couvert du secret. « On nous cache tout ; on nous dit rien », comme le disait la chanson de Jacques Dutronc.

J'estime que la fréquentation de ce type d'émission alimente la démotivation, voire l'anomie ; certains en viennent à se demander ce qu'ils peuvent encore faire devant un monde sans issu. Le livre *Fréquences limites* révèle l'ampleur de ce phénomène.

Yves Laberge

**Alain Horic  
MON PARCOURS  
D'ÉDITEUR  
AVEC GASTON MIRON  
L'Hexagone, Montréal,  
2004, 175 p. ; 18,95 \$**

« Que les travestissements de la véracité factuelle se poursuivent sans répit en amalgamant gratuitement tout l'Hexagone à Miron, uniquement et exclusivement à tout autre, eu égard à l'amitié, cordialité, estime et équité que j'ai pour mon compagnon de route, exempt des manigances faites à son insu, je me rebiffe, je me rebelle. Cela provoque une vive réaction de ma part. »

Cette citation situe bien, je crois, les enjeux du débat qui

incite Alain Horic à se faire l'avocat de sa propre cause. Alors qu'on « rétréci[t] ma contribution à sept ou dix ans de service » à l'Hexagone, continue-t-il, et qu'« on me dépouille de mes actes », [mon] rôle fut en réalité « équivalent à celui de Gaston entre 1970 et 1981 ». Il y a ensuite eu « banalisation de ma présence (à partir de 1981) », puis « maquillage », « dissimulation », « falsification » et « trucage » des traces de « [mon] parcours qui va depuis ma rencontre avec Miron en 1954 jusqu'à son départ de ce monde en 1996 ». C'est ce trajet qu'Alain Horic décrit en détail. En cours de route, il s'arrête en plus pour dresser une « chronologie des événements », qu'il reprend dans une « récapitulation » dont il donne par surcroît un « résumé », auquel fait écho une « Notice biographique » terminale. Certains faits sont ainsi repris quatre et même cinq fois, sans compter les propos de la quatrième de couverture et ceux que l'on retrouve dans le long « Entretien avec Alain Horic par Richard Giguère et André Marquis » publié en 1989 et reproduit ici dans un texte « revu et légèrement amendé ».

Les précisions d'Alain Horic touchent encore l'association de l'Hexagone avec

Parti pris, la fondation des éditions Les Herbes rouges, la mise sur pied de la collection « Typo », la vente des éditions de l'Hexagone à Sogides... Des « témoignages » d'estime sur Gérard Godin, Pierre Vallières et Roland Giguère, puis des « documents » en fac-similé complètent ce livre un peu composite (de ton autant que de contenu) auquel l'insistance et les reprises finissent souvent par donner un caractère diffus : le nécessaire et légitime rétablissement des faits a certes lieu, mais au prix d'une lecture parfois pénible.

Jean-Guy Hudon

**Jack Baillet,  
Jean-Paul Demarez  
et Erik Nortier**  
**DE RETOUR DE BABEL**  
**UNE HISTOIRE**  
**BIOSOPHIQUE**  
**DE L'HUMANITÉ**  
Estem, Paris, 2004,  
618 p. ; 54,95 \$

Aussi bien le dire tout de suite, le lecteur qui entreprend *De retour de Babel, Une histoire biosophique de l'humanité* s'attelle à un exercice très exigeant. Cet essai qui se propose de démontrer que la vérité de l'Homme ne s'appréhende pas dans son discours mais dans son animalité – d'où le titre – s'adresse à un lectorat qui possède infiniment plus qu'une honnête culture scientifique.

En fait, l'étendue et la profondeur des connaissances scientifiques mises en branle par le trio d'auteurs pour faire la démonstration de sa théorie et le recours au vocabulaire afférent, en font un livre à la portée d'un lectorat très restreint. Dommage parce que son postulat est stimulant.

Du big bang à la brebis Dolly, les auteurs démontrent

comment le fonctionnement de la matière puis de la cellule crée, par effets cumulatifs et combinés, un déterminisme qui fait de l'homme un être conditionné par sa biologie, « une nef porte-génome », et non un être agissant de son libre arbitre, comme nous l'enseigne la philosophie traditionnelle.

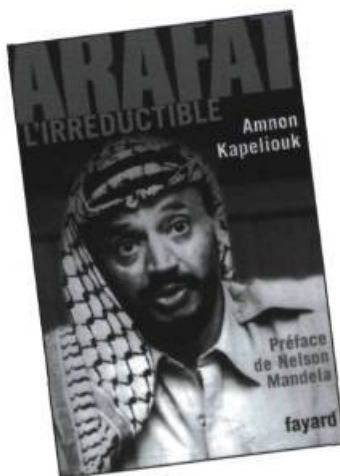
Au passage, les auteurs prennent un malin plaisir à égratigner les ratiocineurs de tout acabit, étrangers à l'expérimentation, qu'ils appellent avec un mépris mal dissimulé, les « adeptes de la méditation dont l'instrument privilégié est le fauteuil ». À leurs yeux, « le penseur-discoureur [...] est l'entrepreneur obligé entre ceux qui tiennent ou désirent le pouvoir et les dociles qui rêvent de s'intégrer dans le groupe qui pense bien, la bonne tribu ».

Les auteurs réussissent-ils à faire la preuve de la suprématie du biologique sur le philosophique ? À d'autres d'en juger. Quant à nous, malgré quelques éblouissements, nous devons avouer que ce livre a pris la mesure de notre ignorance.

Yvon Poulin

**Amnon Kapeliouk**  
**ARAFAT**  
**L'IRRÉDUCTIBLE**  
Fayard, Paris, 2004,  
519 p. ; 39,95 \$

Tout le monde connaît Yasser Arafat, l'homme au célèbre keffieh, représentant depuis 30 ans les Palestiniens et leur aspiration à un État indépendant en terre sainte. Mais qui connaît bien son long parcours de combattant, tout entier consacré à donner à son peuple un sort meilleur que celui subi en 1948, lors d'une partition de la Palestine et de la création d'Israël.



Arabisant, né lui-même dans cette cité si contestée qu'est Jérusalem, côtoyant le personnage depuis des années, le reporter bien connu Amnon Kapeliouk livre une grosse biographie de Yasser Arafat, depuis son enfance entre Le Caire et Jérusalem à la création d'une OLP de guérilla dans les années 1960, à l'évolution récente qui l'a amené à reconnaître pleinement son vieil ennemi israélien.

Disons-le d'emblée : il s'agit d'une biographie positive du célèbre terroriste devenu l'homme de la paix avec Israël. Amnon Kapeliouk nous présente un Arafat radical à ses débuts, puis modéré, en somme un personnage essentiellement pragmatique, mais malgré tout porteur de convictions profondes quant au but final recherché, soit la reconnaissance internationale de son peuple. Le biais de l'auteur est manifeste dans sa présentation d'un dirigeant *subissant* les exactions croissantes d'Israël, comme si Arafat n'avait que peu de responsabilités dans le triste sort du peuple qu'il défend avec autant d'acharnement.

Cette réserve mise à part, Kapeliouk réussit brillamment à faire un survol complet de la fabuleuse carrière de celui qui est aussi connu

sous le nom d'Abou Ammar. Y sont recensés l'extrême détermination d'Arafat à engager, dès son jeune âge, le combat violent contre Israël, son aptitude à moduler ses vues aux réalités de terrain et ainsi à reconnaître l'État hébreu, les combats internes au sein de la mouvance palestinienne, les luttes fratricides inter-arabes. On passe aussi à travers les multiples tentatives d'accord de paix, l'exil de l'OLP au Liban, en Tunisie, les combats politiques, militaires, l'intifada, la politique sans pitié d'Ariel Sharon.

Dans l'attente d'un « de Gaulle israélien » ayant le courage d'un coup d'éclat dont la région a bien besoin, Arafat, à 74 ans, en est encore à se demander « comment ceux qui ont tant souffert de l'oppression ont pu devenir à leur tour des oppresseurs », confrontant entre-temps son peuple au désespoir et à une paix bien improbable.

Yvan Cliche

**Diane Audy**  
**LES ZOUAVES DE**  
**QUÉBEC AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE**  
Presses de l'Université  
Laval, Québec, 2003,  
154 p. ; 20 \$

Nous avons tous entendu parler des zouaves pontificaux ; le petit livre de l'ethnologue Diane Audy apporte sur la question des éléments essentiels d'éclaircissement. D'abord, que le mot zouave dérive du mot arabo-berbère « zwawa », d'une tribu guerrière du nord de l'Algérie. Il désignait les corps expéditionnaires franco-algériens qui s'illustrèrent surtout de 1850 à 1870. Le même mot allait s'appliquer aux volontaires appelés à la défense du pape contre les tentatives de Victor-Emmanuel II d'annexer les États de la papauté. Tous les catholiques furent

alors appelés à la rescousse, ce qui donna naissance à un corps de zouaves pontificaux dont 600 jurèrent fidélité au Saint-Siège en 1861. Après quelques succès militaires, ils sont défaits à Rome en septembre 1870 et leur armée est dissoute. Mais le mouvement pour la défense du pape attira quelque 500 Canadiens français qui, s'ils furent de peu d'utilité pour la cause du pape en Italie, favorisèrent au Québec un renouveau religieux que le clergé s'empressa d'exploiter. Ils seront de toutes les grandes manifestations religieuses jusqu'en 1993, date à laquelle leur association cesse d'être reconnue par l'Église et disparaît rapidement. Ils laissent en héritage au Musée de l'Amérique française un fonds important de vêtements, d'armes, de décorations et de documents. Le livre, illustré, contient tout ce qu'on peut savoir sur nos « zouaves pontificaux ».

Jean-Claude Dussault

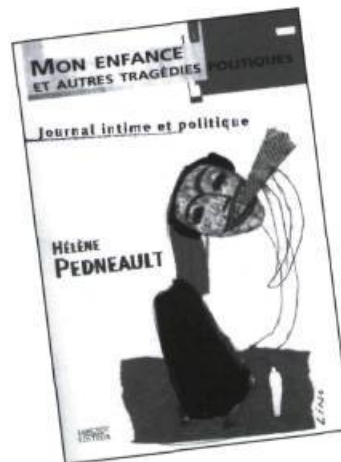
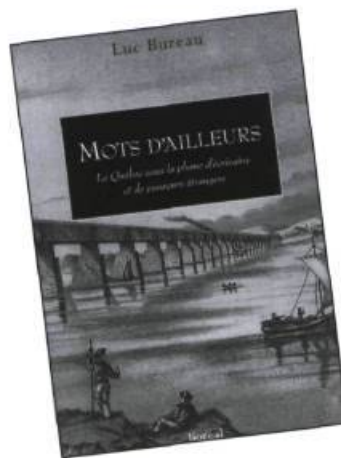
**Luc Bureau**  
**MOTS D'AILLEURS**  
**LE QUÉBEC SOUS LA PLUME**  
**D'ÉCRIVAINS ET DE**  
**PENSEURS ÉTRANGERS**  
Boréal, Montréal, 2004,  
373 p. ; 29,95 \$

Cet ouvrage incomparable du géographe Luc Bureau fait suite à son excellent *Pays et mensonges* (Boréal, 1999). Tout comme le livre précédent, *Mots d'ailleurs* réunit des extraits de récits de voyage, des articles, des lettres et d'autres documents anciens dans lesquels des auteurs

avaient au passage décrit ou commenté le Québec, ses paysages ou sa population, surtout au XIX<sup>e</sup> siècle. Parmi les 33 auteurs présentés ici se trouvent le poète américain Walt Whitman, le romancier Albert Camus, le sociologue Raymond Aron, le géographe français Élisée Reclus qui parlait en 1889 des « eaux vertes » du Saint-Laurent, près de Québec. Chacun tente de décrire le Québec d'après ses premières impressions et le lecteur d'aujourd'hui pourra s'amuser des comparaisons réductrices qui y sont faites et de tout ce qu'un visiteur étranger pouvait projeter de beau ou de faux sur les réalités du Québec d'autrefois, souvent après seulement quelques jours de visite !

On ne saurait trouver dans cette somme d'impressions sommaires la vérité révélée dans toute son objectivité ou un juste portrait du Québec de l'époque. Au contraire : chargés de préjugés et d'idéalisations, ces propos nous révèlent l'esprit colonial de plusieurs visiteurs et beaucoup de stéréotypes, d'extrapolations. Ainsi, le philosophe Friedrich Engels prévoyait en 1888 l'annexion prochaine du Canada par les États-Unis ; mais hélas ! pour le réputé théoricien du marxisme, cette prédiction approximative ne fut pas la pire de ses erreurs.

Pourquoi alors lire ces *Mots d'ailleurs* ? Précisément pour la somme d'impressions, de descriptions, d'observations utilisées dans des raisonnements, des conclusions hâtives, des visions plus



ou moins exactes qui ont néanmoins contribué à la constitution d'une certaine image du Québec, qui prévaudrait encore de nos jours. Dans ses deux derniers livres, Luc Bureau a réussi à initier ce qui pourrait devenir un courant d'études original en géographie culturelle, sur les représentations de l'autre par les écrits de voyage. Souhaitons que s'ajoute une troisième partie à cet exercice stimulant et révélateur.

Yves Laberge

**Hélène Pedneault**  
**MON ENFANCE ET**  
**AUTRES TRAGÉDIES**  
**POLITIQUES**  
**JOURNAL INTIME**  
**ET POLITIQUE**  
Lanctôt, Outremont, 2004,  
439 p. ; 28,95 \$

Voici en quelque sorte une suite aux *Chroniques délinquantes de La vie en rose*

parues en 2002. J'avais pris beaucoup de plaisir à lire ces dernières et si je n'ai pas eu la même impression, restée sans retouches depuis, de ce *Journal intime et politique*, plus largement autobiographique, les bonheurs de lecture n'y sont pas moins nombreux.

Hélène Pedneault ne cache jamais ce qu'elle est derrière les sujets qu'elle aborde. Ses réflexions d'ailleurs se veulent toujours ancrées dans le réel qui est celui des Québécois, des Québécoises particulièrement, attachés à un Québec de proximité, de manière définitive, absolue, vivante. L'humour, la tendresse, la générosité animent ces textes qui portent sur l'actualité, évoquent des situations personnelles ou des faits de société. Certains ont paru dans divers magazines et journaux (*Le Devoir*, *La Presse*, *Voir*, *Possibles*, *La Gazette des femmes*, *Elle-Québec*, *Le guide des ressources*, ...) ; d'autres sont repris de la radio ou de la télévision (« Présent dimanche », « Et quoi encore ? », « Indicatif présent », ...). Quelques textes plus longs, conférences prononcées à des colloques et autres forums, ou contributions importantes à des événements culturels, ont en commun d'être toujours colorés, par l'indignation parfois, et toujours pleins de conviction, révélant ainsi la battante irréductible qu'est Hélène Pedneault.

Dans le chapitre IV, « Des femmes à perte de vue », tout est à lire pour ceux et celles qui veulent encore comprendre comment il se fait que hommes et femmes se rejettent toujours les uns aux autres la responsabilité de leurs différends. Particulièrement instructif et percutant, le texte reprend sans contrainte d'espace, les

enrichissant, les « textes-télégrammes » de la présentation de l'Exposition Femmes, corps et âme confiée à Hélène Pedneault par le Musée de la civilisation. Il est aussi un témoignage éloquent de la sensibilité de l'écrivaine à la cause des femmes, du douloureux scandale que provoque chez elle le fait que les femmes de tous les âges et de toutes les conditions sociales continuent d'être l'objet de discriminations sinon de sévices partout dans le monde.

Pour les militantes de la cause, le *Journal* remet en mémoire bien des actions qu'elles ont menées à bout de bras, et de jambes parfois, pour changer les choses. Hélène Pedneault donne l'exemple de quelqu'un qui, malgré les lenteurs et les échecs, ne démissionne jamais.

Blanche Beaulieu

**Benoît Garceau**  
**LE SAVOIR ET LE SENS**  
**POUR UNE NOUVELLE**  
**ENTENTE ENTRE LA SCIENCE,**  
**LA PENSÉE ET LA FOI**  
Bellarmin, Montréal, 2004,  
181 p. ; 21,95 \$

Le triomphalisme de la science à la fin du XX<sup>e</sup> siècle ne fait pas de doute. *Exit* la foi religieuse (ou autre), *exit* même la réflexion métaphysique : n'a droit de cité que ce qui est objectivement observable, extérieurement démontrable, scientifiquement reproductible.

Certains signes laissent cependant croire que ce cycle touche à sa fin. En effet, non seulement la science s'aperçoit et avoue de plus en plus qu'elle n'arrivera pas à tout expliquer, mais la vitesse effarante de ses progrès nous balance toute une série de nouvelles questions qui ne sont manifestement pas de

son ressort. Ainsi, le clonage et la technologie nous permettent d'entrevoir le moment où nous pourrions faire *ce que nous voulons* de l'humain et de la planète. Mais justement, *que voulons-nous en faire ?* Comment savoir ce qui nous servira le mieux... et comment s'entendre à ce sujet ?

C'est ainsi que la science, qui a toujours voulu, par son objectivité, jouer un rôle de rassembleur dans les débats entre les hommes, arrive au contraire à les diviser plus que jamais.

Benoît Garceau, qui a enseigné la philosophie pendant 27 ans à l'Université d'Ottawa et la théologie pendant sept ans à l'Université Saint-Paul, explique comment cette « lecture du réel » (la science) peut se conjuguer aux deux autres, soit la réflexion philosophique, c'est-à-dire l'appel à la raison et à l'introspection pour nommer les autres dimensions de l'expérience humaine (l'art, la vie morale, la conscience subjective), et la « lecture croyante », c'est-à-dire celle qui nous mène à la découverte de l'Autre, cet autre pouvant être à la fois notre voisin... ou Dieu lui-même, mot parfois « trop usé » auquel il n'est pas déraisonnable d'en substituer un autre si on veut. Cette rencontre des trois « lectures » peut très bien se faire non pas dans la rivalité, mais dans un but d'éclairage mutuel.

Pour la majeure partie du livre, le lecteur aura du mal à suivre les solides propos de l'auteur s'il n'est pas rompu à l'art de l'abstraction propre aux exposés philosophiques didactiques. Le dernier chapitre, toutefois, présente une synthèse assez claire qui ne peut qu'être utile à quiconque souhaite faire le point sur ces questions.

François Lavallée

Lisez dans nos pensées

30 ans  
de culture  
et de littérature



Indépendant...depuis 30 ans  
[www.ckrl.qc.ca](http://www.ckrl.qc.ca)